

La Langue Asturienne aujourd'hui

X. LL. GARCÍA ARIAS
Président de l'Academia de la Llingua Asturiana

Nel nome de l'Academia de la Llingua Asturiana yeme perprestoso afitar coles mios pallabres lo que de xuru ye fundamente afalagao polos qu'allampien pola recuperación de les nuses llingües ya cultures.

L'Academia de la Llingua al entamar los trabayos empobinaos al algame d'estes xornaes persabía lo que pa naide ta tapécio: que namái la xuntura nos plantegamientos pue encontrar la xera entamanada.

De la mesma traza al axuntar a xente espardíu per fasteres alloñaes con unos mesmos esmolecimientos ya con unos procueros asemeyaos, persabíamos qu'un nueu contéu amestábamos a esa fraternidá de xentes ya pueblos que pasa percima d'egoistes ya curtios plantegamientos.

Dende la vieya tradición d'Asturies, acoyedora siempre y perabierta, doivos el meyor de los saludos y apúrrovos el más iguáu de los aliendos. Asitiáivos pente nós. Afayáivos.

* * *

Mesdames, messieurs:

Permettez-moi vous recevoir avec nos meilleurs sentiments en vous souhaitant un bon séjour parmi nous à la Principauté des Asturies, un pays peut-être presque inconnu pour la plupart, au moins dans beaucoup d'aspects de son histoire, de sa langue, de sa culture.

Excusez-moi si dans mes paroles vous trouvez un sentiment patriotique car, bien au contraire, ce n'est pas de mon habitude chanter des gloires tandis qu'on voit un si grand nombre de problèmes à résoudre pour le présent.

L'asturien¹ est l'un des domaines romans situé entre le castillan, au sud et à l'orient, et le gallego-portugais à l'occident. Son extension dans de vastes zones de ce qui a été l'ancien Royaume de León, continuateur du Royaume des Asturies, a mené à ce que certains appellent ce domaine astur-léonais.

L'expansion castillane l'a fait régresser en Espagne, de même que l'expansion portugaise a été une constante dans el territoire de Miranda, à administration lusitane. Le fait que les Asturies soient passées sous la dépendance de la couronne de Castille dans le Bas Moyen Age —bien que conservant toujours une grande autonomie politique— lorsque l'expansion d'un standard linguistique asturien-léonais pleinement normalisé ne s'était pas encore produite, a eu un poids extraordinaire dans le devenir de ce domaine linguistique qui, d'ailleurs, contribua notablement à la formation du castillan littéraire. L'intégration précoce des Asturies et de León dans le cadre politique castillan et la rapidité dans la castillanisation des terres plates de León sont, sans doute, fondamentales pour comprendre que plus tard on n'ait pas ressenti ni manifesté le désir d'une revendication unitaire dans les niveaux linguistiques ou politiques. C'est par là qu'on comprend l'absence d'une conscience commune asturienne-léonaise malgré que les liens préhistoriques et historiques —les asturs s'étendaient aussi bien au sud qu'au nord de la chaîne de montagnes— ne laissent pas de doute. C'est peut-être pour cela que les mots de Menéndez Pidal sont encore vrais, lorsqu'il écrivait en 1906: «les asturiens envisagent souvent leur *bable* comme quelque chose de très particulier, comme étant presque exclusive à eux; par contre quelqu'un de Zamora ou de Salamanque pensera que le parler vulgaire de son pays est du castillan, parfois mal parlé...» (Menéndez Pidal 1962, 14-15). Une telle circonstance a contribué à ce qu'au moment présent, en général, on se réfère sous le nom de *langue asturienne* (ou *bable*) principalement à la langue autochtone de la Principauté des Asturies et parfois aussi à ses prolongements vers le sud, inclus administrativement dans la province de León. À l'occident il est difficile d'établir des limites précises avec le *gallego* puisque les isoglosses s'entrecroisent de façon très complexe entre les fleuves Navia et Eo et dans la région du Bierzo. À l'orient on pourrait considérer la rivière Purón, à l'est de Llanes, comme celle qui marque la zone d'influence proprement castillane, bien que superposée à un substrat roman commun qui rentrait dès les Asturies jusque dans le territoire de la province actuelle de la Cantabria.

LA LANGUE ASTURIENNE DÈS LE MOYEN ÂGE

La constitution du Royaume des Asturies, le premier royaume péninsulaire,

¹ La version originale castillane de cet article a été rédigée pour le *Lexikon der Romanistischen Linguistik* (à paraître).

en 718, ne suppose pas, c'est évident, l'utilisation de la langue romane dans les documents contemporains étant donné qu'ici, comme partout dans la zone chrétienne, l'emploi du latin persistera.

Cependant, du moins au X^e siècle, de nombreux traits linguistiques, autochtones sans aucune doute, apparaissent déjà de toute évidence dans les textes asturiens. Mais c'est dans la première moitié du XIII^e siècle que les documents connus et conservés aujourd'hui montrent indubitablement le roman asturien. À ce moment-là les actes notariés commencent à présenter de plus en plus d'usages de la langue orale. Un tel roman hésite à propos de certaines solutions, mais il montre une volonté claire d'écrire la langue populaire.

Des influences de scribes ultrapyrénéens, occitans fondamentalement, ont été remarquées pour le XII^e siècle, et on signale aussi quelques influences plus occidentales, bien que plus difficiles à établir par des raisons de proximité linguistique. Ce qui semble assez certain c'est qu'à mesure que l'écriture avance le poids des lignes tracées dans la zone centrale asturienne se fait de plus en plus évident.

On ne sait pas à quel point une littérature autochtone a été possible, à cette époque-là, élaborée dans la langue du pays, mais on considère que son existence a dû être une réalité à en juger d'après l'influence notable exercée par ce domaine sur des textes castillans. Mais c'est surtout dans les actes notariés qu'on a les échantillons connus les plus estimables pour évaluer la situation sociale et évolutive de la langue médiévale asturienne. L'existence de documents tels que celui qu'on appelle *Fuero d'Avilés*, «un bon texte du parler asturien malgré qu'il omet par prévention ou par archaïsme certains parmi ses traits les plus caractéristiques» d'après R. Lapesa (1948, 96), ou la version du *Fuero Juzgo*, illustrent à propos de l'importance de l'asturien médiéval.

Cependant deux circonstances bien différentes ont fait échouer les perspectives de formation de notre langue écrite. D'un côté, le travail «normatif» entrepris dans la Chancellerie castillane d'Alphonse X, le Sage, qui servira de modèle obligé pour des domaines qui ne se trouvent pas excessivement éloignés mais dépourvus de modèles si cohérents. D'autre part, l'expansion politique des Trastámaras castillans, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, qui ira de pair avec la présence aux Asturies de dignitaires ecclésiastiques et civils qui vont imposer le castillan en tant que langue des classes élevées et de l'administration. C'est le début de la diglossie asturienne et du lent mais continué repli de la langue jusqu'à nos jours. Linguistiquement le castillan s'est imposé de telle façon que les Actes de la *Xunta Xeneral*, le gouvernement autonome de la Principauté, de même qu'en général tout genre de document, seront toujours rédigés dans la langue arriviste. Malgré tout, la castillanisation des classes élevées n'aura pas comme consé-

quence immédiate celle des classes populaires, qui parlent nécessairement l'asturien, mais va signifier le modèle persistant de l'ascension sociale. La survivance orale de la langue jusqu'à aujourd'hui nous prouve que les classes populaires ont continué à parler leur langue historique, et son degré de consolidation, ainsi que des témoignages continués (García Arias, 1975), est évident si on tient compte de l'estimable littérature, surtout en vers, qui sera écrite dans les XVII^e et XVIII^e siècles. Il s'agit d'une littérature, dans beaucoup de cas à transmission orale, avec un net versant populaire mais en même temps avec un souci savant, qui rivalise en qualité avec celle qui pouvait être écrite alors en castillan parmi nous. Jovellanos, patricien asturien, illustré et protecteur de la couronne espagnole, reconnaît la vitalité de l'idiome et il affirme l'avoir parlé dans son premier âge et l'employer chaque jour avec les gens du peuple. C'est ce qui fera aussi le responsable de la première anthologie asturienne, D. José Caveda y Nava, dans l'étude préliminaire de la *Colección de Poesías en Dialecto Asturiano* (1839). Pour cet auteur les causes qui mènent à la corruption de la langue (=castillanisation) ne sont pas de la sorte qu'elles empêchent «l'entreprise de former le Dictionnaire de cet idiome et de l'assujétir à des règles grammaticales». La littérature asturienne aura un moment de développement dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ou on peut signaler, mis à part des traductions de textes religieux et des efforts en faveur d'une catéchèse dans la langue du pays, l'apparition de poètes tels que Teodoro Cuesta et J. M. Acebal. À nouveau on aura un essor littéraire relatif vers les années 20 de notre siècle avec des auteurs tels que Pachín de Melás, Pepín de Pría ou Fernán Coronas. Cependant à cette époque-là la castillanisation était très étendue grâce au développement minier et industriel (commencé vers le milieu du XIX^e siècle), de l'immigration ouvrière des gens parlant le castillan, de la scolarisation de plus en plus généralisée. Il faut y ajouter l'implantation profonde du mouvement ouvrier dans ses versants socialistes (communistes aussi, après) et anarchistes, très peu enclin à voir dans les éléments linguistiques eux-mêmes un propulseur de la revendication de classe. Au sens contraire, ses idéaux internationalistes, en général, étaient orientés dès une optique espagnoliste. Dans ce sens, ils s'écartaient à peine, certainement, des énoncés des secteurs bourgeois pour qui l'asturien, devant l'absence de forces autonomistes organisées, ne méritait jamais alors plus d'attention que celle qui était purement conjoncturelle; par exemple, à la suite de la crise minière qui a suivi la guerre européenne (1914-1918) un «régionalisme» de droite est encouragé, à la recherche du protectionisme du charbon de la part de la l'Administration du Gouvernement Central espagnol. Ajoutons à tout ceci la tiède position du clergé et l'ankilose littéraire, réitératif à plusieurs reprises dans son *costumbrismo* diglossique, et on pourra mieux comprendre l'affaiblissement de la langue et le fait que tout était prêt pour mener à fin la castillanisation de façon irrépressible.

Postérieurement tout ira de pire en pire encore dès la perspective asturianiste; les problèmes spécifiques de ce pays, ayant une clientèle fidèle au centralisme socialiste, mènent à la *Révolution des Asturies* (1934) et la répression subséquente, ce qu'en termes politiques et culturels suppose un retard considérable par rapport à d'autres peuples hispaniques qui à l'époque consolident la construction de leur autonomie et la défense de leurs langues. Après la guerre espagnole (1936-1939) la répression franquiste favorisera l'avance de la castillanisation, étant donné sa conception fortement militariste, uniformatrice et monolingue de l'État. Dans notre cas la répression linguistique, à cause du manque d'organisation pour la défense de la langue, aura comme guide le discrédit linguistique en considérant dérisoire, bouffon ou simplement peu élégant, l'emploi de tout ce qui ne se correspond pas à une bonne expression castillane. Parler *bien* ou parler *poli* sera toujours opposé au maintien de la langue autochtone, réduite verbalement dans la scolarisation et dans la bureaucratie au terme disqualifiant de dialecte ou parler local. De nouvelles vagues d'immigrants, parlant fondamentalement le castillan ou castillanisés, viennent aggraver encore plus le panorama déjà dégradé des années 50-60 à ce qui s'ajoute une présence croissante d'éléments exophones dans les cadres des entreprises et dans la bureaucratie administrative de l'État. Si on ajoute à ceci l'expansion des moyens de communication et le développement des années 60, la migration de la campagne vers la ville (toujours accompagnée nécessairement d'une plus grande castillanisation) et l'arrivée à l'enseignement de toutes les couches sociales, on aura dessiné le tableau que nous représente une société qui marche à pas de géant vers la perte de sa langue historique ou vers la castillanisation sans palliatif, toujours accompagné d'une acculturation progressive, qui vient substituer une culture populaire fortement individualisée.

Malgré tout, au début des années soixante-dix on peut encore affirmer que la langue asturienne est maintenue par environ le 30 % de la population, c'est-à-dire ceux qui habitent des zones rurales, ce qui suppose un chiffre d'environ 350.000 personnes. A ceci il faudrait ajouter un grand nombre de personnes qui possède un savoir passif notable et qui peut la comprendre ou même l'utiliser partiellement. La langue a subi une érosion considérable et elle est restée à l'écart dans le procès d'adaptation des emprunts lexicaux venus de la main du développement social et technique, mais elle a conservé sa structure grammaticale. Ce phénomène est encore plus remarquable si on tient compte que dans les villes et villages on a pu observer sa survivance. Un exemple satisfaisant dans ce sens nous est offert par la capitale asturienne elle-même, Uviéu (= Oviedo), dont on dit à propos de son parler, ou plutôt d'un parmi ceux de son entourage, dans une thèse doctorale publiée en 1967 que bien qu'on «puisse penser que la castellanisation est totale et vigoureuse», il s'agit «d'un dialecte qui conserve à l'essentiel

ses caractéristiques malgré l'abondante pénétration étrangère» (Martinez 1967, 8 et 10).

LA RENAISSANCE ACTUELLE

Dans les années soixante-dix, en coïncidence également avec l'agonie du régime franquiste, un désir autonomiste va être généralisé dans plusieurs peuples hispaniques. À côté de positions politiques globales on remarque une préoccupation notable par le maintien des valeurs culturelles toujours menacés par le centralisme espagnol. Dans un cas tel que l'asturien la problématique générale s'entrelace avec l'augmentation progressive d'une conscience de frustration sociale à cause du déclin du secteur minier et de l'industrie sidérurgique, les soutiens traditionnels du pays depuis le XIX^e siècle. Le mouvement autonomiste asturien surgi alors est, peut-être, diffus dans ses positions politiques mais il agit avec un souci linguistique et culturel évident. L'année 1974 marquera le point d'inflexion dans la détérioration linguistique puisqu'un groupe qui se fait nommer lui-même *Conceyu Bable* est alors formé et il réclame un traitement approprié pour la langue, il dépasse la conception diglossique traditionnelle, il s'efforce à poser les bases d'un développement linguistique et littéraire postérieurs et il demande que l'idiome soit inclus dans les programmes scolaires et les moyens de communication. C'est autour de ce groupe que les premières initiatives sont axées et des gens et des organisations nouvelles vont apparaître, qui surprennent ceux qui pensaient que la question de la langue n'était définitivement qu'un souvenir historique. Tel qu'on le verra plus loin, la présence de groupes combatifs supposera l'apparition de positions intransigeantes, alignées au plus pur style de défense de ce qui est prétendument approprié: le castillan ou l'espagnol seule langue digne d'être connue par tous, face aux «dialectes» seulement dignes d'étude ou de la langue familière. En réalité les textes de l'époque ne pouvaient pas être compris comme des attaques à la connaissance nécessaire du castillan mais c'est ce que pensaient ceux qui croyaient en danger leur concept particulier de l'Espagne, indissolublement lié, à ce qui paraît, à l'un des idiomes possibles.

L'activité de *Conceyu Bable* et le reste des groupes aura des résultats positifs dès plusieurs points de vue mais on peut peut-être résumer le tout en disant que le fruit principal de leur activité est la création de la *Academia de la Llingua Asturiana* en 1980 de la part de celui qui était alors l'organisme politique suprême. Postérieurement on a assisté à l'entrée timide de la langue aux premiers niveaux de l'enseignement, celle qu'on appelle *Enseñanza General Básica*, et une présence timide dans les moyens de communication. Le Gouvernement Autonome de la Principauté, lui-même, comprit la nécessité de créer un Bureau de Politique Linguisti-

que et certaines dispositions légales qui contemplent l'existence de la langue ont commencé à être dictées. Malgré tout, on remarque pas mal d'insuffisances dans ce procès et, peut-être la plus grande, l'obstacle légal constitué par la rédaction insuffisante du *Estatuto de Autonomía* asturien, promulgué en 1981, et qui ne contemple pas le caractère officiel pour les deux langues. L'article 4 de son titre préliminaire dit littéralement: «le *bable* sera protégé. On stimulera sa diffusion dans les moyens de communication et son enseignement, en respectant, en tout cas, les variantes locales et le caractère volontaire de son apprentissage».

Dans un article si court, mais finalement si positif, on sent le poids des secteurs les plus conservateurs pour qui, à l'époque, dans la discussion, un fait était très important, traité hors contexte, et qui à force d'évident il avait été utilisé abondamment et peu rigoureusement: le fait dialectal. En effet, on prétendait montrer que la fragmentation linguistique du domaine était quelque chose de particulier au cas asturien et un argument indiscutable contre la prétendue écriture de la langue normalisée. On essayait de montrer que ce qui était paradigmatique dans le cas asturien était la diversité linguistique et l'impossibilité de réduction à un standard. D'autre part, le concept de liberté si particulier brandi par les secteurs centralistes, ayant toujours une peur excessive des malheurs présumés qui pourraient atteindre le castillan aux Asturies, menait à garantir la caractère volontaire de l'apprentissage, toujours aux dépens des possibilités du moment, et à un effort qui serait difficile de trouver dans une société où le stigmatisme linguistique s'acharnait particulièrement sur les usages de la langue reléguée.

Malgré tout, les résultats obtenus ont été au plus satisfaisants possible. D'une part les objections formulées dans les niveaux linguistiques, quelquefois avec très peu de rigueur (Neira 1976 et 1982), ont été démenties de façon adéquate et surpassées dans la pratique de l'écriture et dans l'emploi de la langue. D'autre part, les objections qu'on pouvait poser à propos de l'acceptation sociale, ont été contestées par l'opinion de la population elle-même à travers des enquêtes, pas du tout suspectes, publiées sous les auspices du gouvernement autonome lui même; en effet, la première d'entre'elles (SADEI 1979) fait apparaître des résultats encourageants et qui ne trouvent pas de contradiction dans de sondages postérieurs (SADEI, 1984): par exemple, le 65 % des gens questionnés pense qu'il devait avoir des espaces exclusivement en asturien à la radio et à la télévision, tandis que ce n'est que le 11'4 % qui préfère cette communication exclusivement en castillan. De même, le 73 % est d'accord sur l'existence d'espaces en asturien dans la presse écrite (parmi eux seulement le 51 % en *bable*) contre le 7,2 % qui préfère le castillan exclusivement.

En ce qui concerne la scolarisation en E.G.B. les résultats ont été aussi ex-

cellents malgré que les parents ont dû manifester par écrit leur volonté positive à l'acceptation de la scolarisation de la langue. Le niveau d'acceptation est autour du 70 % dans les centres appelés pilote.

Le panorama, tel qu'on peut en déduire de ces brefs renseignements, semble avoir changé de façon notable au cours de ces années-là ou, du moins, il semble que les statistiques nous fournissent des données insoupçonnées jusque là. Mais il y a peut-être peu de données si significatives que la renaissance littéraire qui a réussi à incorporer les secteurs le plus jeunes de la société à la construction du standard. Tout semble nous indiquer qu'on a franchi ces murailles opposées par ceux qui se refusaient obstinément à accepter cette langue parce qu'à leur avis, c'est comme cela qu'on doit interpréter, ou bien elle n'existait pas, ou bien elle était très fragmentée en dialectes, ou bien parce que cela ne valait pas le peine, ou parce que c'était cher de la stimuler, ou parce que sa littérature était artificieuse. Sans doute le meilleur argument contre de telles sottises a été une pratique continuée, toujours attentive à éviter de tomber à la tentation maximaliste.

LA NORMALISATION LINGUISTIQUE

Au Moyen Âge, tel qu'on l'a dit, l'écriture de l'asturien quoique répondant à certaines tendances générales, elle n'avait pas atteint une normative dans le sens où on peut la concevoir aujourd'hui.

En effet, les textes connus actuellement montrent un manque de certitude graphique, des contradictions notoires, même, mais en même temps on remarque une lente avance vers un modèle de langue du type central asturien; de cette façon, et rien qu'à titre d'exemple, on élimine progressivement les diphtongues décroissantes *ai* > *ei* > *e*, *au* > *ou* > *o* et presque simultanément apparaissent celles qui proviennent de l'évolution de *ĕ*, *ō* du latin classique (*ia*) *ie*, (*uo*) *ue*.

Plus tard, les textes modernes et contemporains, pas toujours transcrits fidèlement dans les éditions modernes, nous montrent une graphie proche des usages actuels mais toujours incertaine ou pas parfaitement tracée. Les problèmes que la langue a connus expliquent, largement sans doute, le manque d'une acceptation globalisée d'un modèle unique. Et encore, puisque la littérature asturienne est souvent considérée comme subsidiaire, diglossique, il ne semble pas bizarre qu'elle ait été toujours très proche de la littérature castillane, largement connue par les secteurs alphabétisés. Malgré tout on observe quelques lignes qui peuvent varier dans les divers auteurs mais qui laissent apparaître un désir d'unification. Caveda, par exemple, a corrigé à sa façon et il a donné cohérence idiomatique à des écrits du XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles (Caveda 1839), d'autres auteurs feront la même chose lorsqu'ils corrigent des textes composés précédemment et ils les transmet-

tent corrigés, sans doute afin qu'ils deviennent plus facilement acceptables par ses lecteurs (García Arias 1985). Les mains correctrices de L'Évangile de St. Mathieu présentent sans doute, des conceptions normatives particulières (Sánchez 1983); on peut dire la même chose à propos du souci savant qu'on observe dans des textes du type de la bulle *Ineffabilis Deus* (D'Andrés 1983).

Cependant, à en juger par les textes les plus répandus aujourd'hui, la réflexion sur une meilleure convenance dans l'écriture n'a pas été abondante mais elle a été significative. Dans certains cas il semble qu'il s'agissait simplement de quelques réflexions générales ou très concrètes. Dans ce sens dernier il va sans dire que la plus grande attention fut consacrée au phonème prépalatal sourd /š/ qui, probablement à cause de sa discordance avec le castillan, présente les solutions graphiques les plus divergentes; en effet, des fois il apparaîtra comme «ss», «xs», «xj», «x̄», quoique plus tard c'est «x» qui a triomphé.

Les remarques de Caveda en 1839, dans sa *Colección de Poesías* déjà citée, seront prises en considération presque cinquante années plus tard (Canella 1886, 257-270) dans un chapitre de ses *Cartafueyos* intitulé de façon significative «Epítome de la Gramática del Bable» où il inclut, en plus d'une série de remarques à propos de l'alphabet, une partie consacrée à l'«analogie» (ou parties de la phrase), «syntaxe», «prosodie», «ortographe», tout cela suivi de quelques remarques concernant le vocabulaire et un appendice de proverbes.

Le travail de Canella a été, sans doute, d'un grand intérêt puisqu'il comblait un vide que J. Junquera Huergo n'avait pas pu combler, auteur d'une *Grammaire* qui, bien que terminée en 1869 n'a jamais réussi à voir le jour. Quoiqu'il n'est pas possible aujourd'hui de la trouver, à ce qu'il paraît elle était «extrêmement volumineuse et avec une introduction et des appendices» bien que son orthographe était «castillane» (Rato 1891, 253). Son auteur, cité par Canella, affirmait, cependant, que l'asturien «est prononcé tel qu'il est écrit, et puisqu'il est écrit tel qu'on le prononce en donnant à chaque signe un son différent, il présente un avantage sur tous les idiomes connus y compris le castillan moderne» (Canella 1886, 249). Les idées normatives d'Apolinar Rato y Hevia devaient être autres à en juger par la pratique qu'il réalise dans une lettre (Rato 1885) où des graphies totalement archaïsants apparaissent, où il emploie «ç» à valeur interdentale; «u» pour /u/, /b/; «x̄» pour /š/, «ss» pour /s/ etc. Cependant, quelques années plus tard (Rato 1891, 11), il va nous offrir un alphabet où le fait le plus notable est l'élimination de «k» et l'apparition de «x» à la place qui d'habitude lui correspond à «j», de même que d'autres détails moins importants. Dans son appendice grammatical, malgré certaines erreurs considérables, il fait comprendre qu'il a renoncé à un procédé normatif si original.

Le souci normatif acquiert une importance particulière lorsqu'en 1920, peu après qu'elle fut créée, la *Real Academia Asturiana de Artes y Letras*, l'un de ses membres le plus caractérisés écrit: «Nous allons résoudre le *problème linguistique* du *bable* dans l'Academia Asturiana, en fixant ses lois grammaticales et phonétiques, en régularisant ses apostrophes et ses affixes, son orthographe et sa prosodie et en signalant son origine ethnographique; en cultivant de préférence le *bable classique central*, épuré de mots étrangers et des sousdialectes qui l'enlaidissent» (F. González Prieto 1921). Mais malgré des mots si suggestifs la vie éphémère de cette académie n'a pas permis un travail suivi. Le travail normatif ne serait pas assumé non plus postérieurement par le *Centro de Estudios Asturianos* ni par celui plus tardif *Instituto de Estudios Asturianos*. Des auteurs tel que García Rendueles, en 1925, sont toujours préoccupés, certainement, et ils annoncent même d'ailleurs une Anthologie (qui verra le jour cette année-là) une grammaire et un vocabulaire, inconnus sauf quelques livraisons du dernier qui n'ont pas dépassé la lettre A. Dans l'après-guerre espagnole le souci utilitaire, quoique seulement en partie normatif, sera représenté par un auteur, García Oliveros, qui offre au public compositeur un dictionnaire de rimes très intéressant qui va sans doute exercer son influence sur tous ceux qu'à l'époque cultivaient encore la vieille langue, de plus en plus délaissée.

Le travail normalisateur est définitivement entrepris justement avec l'apparition du groupe linguistique et culturel de type autonomiste, déjà cité et connu sous le nom de *Conceyu Bable*. Mais c'est l'Academia de la Llingua qui va entreprendre le rôle normatif avec ses *Normes Ortográfiques y entamos de normalización*, complétées en 1985 dans sa deuxième édition mais dont le titre est un peu changé *Normes ortográfiques y entamos normativos*, et avec ses *Amestadures (1)* [1987].

L'Academia de la Llingua avec sa conduite conciliatrice et sa profonde connaissance de la réalité dialectale et sociale des Asturies réussit à mettre sur la voie un problème ardu en même temps qu'elle conjurait le danger de l'établissement d'une écriture divergente pour certaines variantes occidentales, pour lesquelles, il y avait même projet normatif, *Bable Ucidental. Cunuciendo la nuesa tsingua*, et plusieurs livres avec ces orientations.

La bonne connaissance de la fragmentation dialectale était due au fruit de beaucoup d'années de recherches dans le domaine linguistique, réalisées, tel qu'on le verra, par des chercheurs divers; mais il fallait une vue d'ensemble qui eut pour but pas tellement un simple tracé de démarcation d'isoglosse, tel que l'avaient fait des auteurs connus comme Menéndez Pidal, Diego Catalán, Menéndez García, Neira Martínez ou Rodríguez-Castellano, mais plutôt une vue d'ensemble qui insis-

te sur les éléments d'unité du domaine. Ce savoir était fondamental pour pouvoir entreprendre la tâche normative postérieure. Dans une certaine mesure on réussissait ce désir avec la rédaction et la publication en 1976 de la *Gramática Bable*. De cette façon les variantes dialectales restaient nettement subordonnées à une unité hiérarchique supérieure, le domaine linguistique asturien, opposé à d'autres domaines, et qui, d'ailleurs pouvait aspirer en toute légitimité à ce qui n'était jusque-là qu'une aspiration historique: la consécution d'un standard linguistique.

Du point de vue dialectal on considérait depuis le XIX^e siècle l'existence de trois zones fondamentales dans le domaine: centrale, occidentale et orientale. Quoique parfois les délimitations n'étaient pas très satisfaisantes puisque, des fois, on confondait les limites linguistiques et les limites administratives, le savoir qu'on avait n'était pas pour autant détestable. En principe et théoriquement n'importe laquelle des trois zones pouvait avoir servi comme base normative de l'idiome, mais, une série de circonstances diverses avaient opéré dans le sens contraire, qui ont penché les responsables, de manière irrémédiable, vers un modèle phonique et morphologique de type central. Ces circonstances peuvent être brièvement résumées de la façon suivante: d'une part la tradition écrite asturienne avait cultivé de préférence les variantes centrales. Au Moyen Age même on observe nettement la tendance à suivre des modèles d'Uviéu dans des textes rédigés en occident et cette tendance sera poursuivie désormais jusqu'à confondre, parfois, le *bable* avec les variantes centrales de la langue. Si on laisse de côté les *villancicos* du XVII^e et XVIII^e siècles (García Arias 1978) dont l'auteur n'est pas probablement asturien et qu'offrent un hybride linguistique à base occidentale, ce qu'il y a de certain c'est qu'il y a peu d'auteurs qui cultivent historiquement les variantes occidentales au XIX^e siècle, à l'exception de J. M. Flórez y González qui publie ses bien connues *Composiciones en dialecto vaquero*. Sans en tenir compte des précieux apports de nos jours, l'oeuvre très estimable du P. Galo, «Fernán Coronas», eut une circulation très limitée, excessivement localisée pour qu'elle puisse avoir une incidence réelle dans la préoccupation normative. D'autres apports tels que celui de Mario Gómez ou ceux qui apparaissent dans la revue de Cangas del Narcea, *La Maniega*, n'avaient pas, peut-être, la force expressive des précédents. Par contre la littérature de type oriental connut plus de noms et sans doute l'influence exercée a été plus notable. Il est vrai que, autour de *El Oriente de Asturias* et d'autres moyens d'expression, on réussit à créer une plus grande force expansive de même que les différences linguistiques offrent moins d'obstacles à l'interaction mutuelle des systèmes. Ce qui est certain c'est que des auteurs aux racines orientales tel que Pepín de Pría ne montrent pas de méfiance devant une écriture de type central quoiqu'ils puissent y inclure leurs dialectalismes locaux à de nombreuses occasions.

Une autre raison digne de tenir en compte à l'heure de chercher un modèle

normatif c'est la distribution de la population, très inégale en densité dans les zones signalées. En effet, à présent le 80 % des asturiens sont groupés dans des zones qui appartiennent linguistiquement à l'asturien de type central face au 14 % dans les zones occidentales, le 2 % orientales et le 4% *gallego*-asturiennes. On ne pouvait pas oublier cette donnée, qui, sans doute, doit être ajoutée à un fait d'importance singulière: ce 80 % de la population est concentré dans les zones du plus grand dynamisme social autour de l'industrie, la mine, le commerce, les services et l'administration, etc.

Etant donné tout ce qui précède il semble bien qu'il n'y avait pas d'autre choix pratique pour avoir un minimum de succès dans l'entreprise. Il faudrait certainement y ajouter un autre facteur et c'est que, malgré que l'asturien de type central n'a pas été capable de modifier la configuration linguistique du pays asturien, en conservant dans une certaine mesure les frontières linguistiques immobiles, c'est bien certain que le poids des villes telles que Uviéu, Xixón (= Gijón) ou celui même des bassins miniers, s'est fait sentir en signalant ses traits caractéristiques. Ces faits-là, favorables à un type déterminé de standard, ont la contrepartie, tel qu'on peut facilement en déduire de tout ce qui précède, que le centre géographique asturien est la zone de plus grande incidence, actuelle et du passé, de la castillanisation. Dans ce sens l'influence du castillan a été très remarquable dans des familles et des individus qui depuis quelques générations ont coupé leurs liens avec la campagne, dépositaire traditionnelle de la langue historique, ou dans celles venues d'ailleurs, très peu en contact avec la réalité du pays. Peut-être la plus grande proximité des systèmes a favorisé aussi la force assimilatrice de l'idiome étranger. Tout cela suppose de permanence une grande attention nécessaire pour que la consécration du standard asturien essaye d'éviter des solutions analogues à celles offertes par l'espagnol. La présence continue de cette langue aux Asturies avait mené à ne pas considérer comme des fondements possibles du standard les régions qui offrent les traits communs ou celles qui se trouvent le moins différenciées; par contre la considération froide des données exclusivement linguistiques aurait pu nous pousser à préconiser comme idéales celles où se trouvent les plus éloignés: des pluriels en *-es* (féminis), triple distinction de genre et de référents pronominaux en *-u/-o/-a*, «neutre de matière», métaphonie par *-u*, présence de la palatale [ʃ], etc. Cette zone, autour des communes de Mieres, Riosa, Ayer, Llena, présente le grand inconvénient d'être assez réduite. Elle ne pouvait pas être, par conséquent, le modèle normatif. La dure réalité s'imposait en tout cas et la réglementation de la langue, nécessaire pour sa conservation, de façon contradictoire, dut se poser à partir de coordonnées linguistiques relativement proches de celles de la langue concurrente. Cependant, à notre avis, les faits semblent justifier largement nos prévoyances parce que, malgré les problèmes qui surgissent devant

n'importe quel type de standard offert, il ne s'est pas produit de traumatismes insurmontables.

On a dit à plusieurs reprises que notre modèle normatif est de type central mais on se tromperait si on pensait qu'on a agi ainsi à tous les effets. D'un côté on a toujours voulu établir nettement qu'au niveau syntaxique le standard admet n'importe quelle structure linguistique du domaine. Il est évident que chaque auteur peut montrer sa prédilection par celles qui lui sont plus familières ou simplement par celles qu'il considère plus conformes à son expression mais on ne considère aucunement répréhensibles celles qui, appartenant au fond de l'idiome, puissent résulter moins répandues ou qui soient similaires à celles des autres aires. Dans l'aspect morphologique on choisit un sous-système de type central, aux pluriels féminins en *-es* et aux personnes verbales en *-es*, *-ies*, *-en* (face au castillan *-as*, *-ías*, *-an*); adjectifs (*blancu/blanca/blanco*) et dans les référents pronominaux (*lu/lo/la*), avec des adverbes en *-o* (quoique restreint au cas où ils aient des adjectifs de même terminaison). Dans les autres aspects on a suivi une conduite largement tolérante en attendant que les habitudes d'écriture conseillent de fixer avec plus de précision ce que l'usage impose. D'autre part, on ne peut pas dire non plus que les différences morphologiques réelles (dans les deux plans d'expression et du contenu) soient insurmontables; au sens unitaire on pourrait dire que le polymorphisme phonique auquel on s'attend peut être réduit dans beaucoup de cas avec des règles d'écriture adéquate et dans d'autres cas (v. gr. la formation de mots composés avec *tener* ou absence presque totale de temps composés avec *haber*) on pourrait montrer que l'unité du domaine est beaucoup plus grande de ce que la tradition phonétique a voulu établir. En effet, la tradition phonéticiste de beaucoup de chercheurs sur les parlars locaux a mené à une conscience de fragmentation dialectale extraordinaire, presque unique dans les annales des autres domaines. Plus tard on allait voir que ceci allait fournir un alibi pour une position idéologique contraire à l'usage de la langue. Grâce aux critères fournis par la phonologie, on peut envisager l'affaire aujourd'hui de façon assez différente et, quoique par des raisons déjà signalées on a suivi dans ce point aussi une normalisation d'accord à la tradition graphique du centre, proche de la castillane dans une large mesure, ce qui est certain c'est qu'on a mis en évidence la profonde unité linguistique en même temps qu'on généralisait les aspects communs ou on évitait ceux qui pouvaient se présenter comme plus archaïsants; de cette façon on a généralisé un système à cinq voyelles dans toutes les positions, si bien en occident la position atone finale ne présente que trois et quoique partout en asturien l'opposition o/u, e/i en position atone connaît un rendement fonctionnel assez faible; on a éliminé du standard le phénomène métaphonique par lequel la voyelle tonique change de timbre sous l'influence de *-u* (*platu* > *pletu*, *llombu* > *llumbu*, *perru* > *pirru*) de

même qu'on a éliminé les diphtongues décroissantes *ei*, *ou* puisqu'ils ne sont généralisés dans tout le territoire. Dans les noms et dans les adjectifs masculins on a généralisé l'opposition *-u/-os* (*llobu/llobos*, *malu/malos*) face à la terminaison *-o*, *-os* pour les verbes. De cette façon on uniformisait les critères sans contrevenir aucunement aux valeurs linguistiques de la totalité de l'asturien.

On a généralisé un système consonantique dont l'inventaire des unités (non pas leur réalisation phonique ni leur fréquence) est aussi commun au domaine et qu'on pourrait représenter ainsi:

P	t	ê	k
b	d	y	g
f	ø	s š	(x)
m	n	ŋ	—
—	l	↓	—
—	r/r̄	—	—

La présence de /x/ entre parenthèses prétend de signaler une unité, en principe exogène, qui est une conséquence de la castillanisation et qui doit être considéré puisqu'il peut apparaître en opposition, bien qu'avec un rendement fonctionnel très faible. Sa représentation graphique par «h» prétend aussi de montrer que dans la zone orientale une aspiration peut apparaître, équivalente à *f*- dans la plupart du domaine.

Il est évident, d'autre part, que les plus grandes difficultés pour établir un diasystème se présentent du côté des unités palatales; dans ce sens /j/ prétend de grouper les réalisations de type [j] communes au centre-orient et à la zone A de l'occident, et [š] du reste de l'occident, graphiquement «!j», où il n'y a pas de [j].

/ê/ incorpore essentiellement les continuations du latin *-ct-*, *-lt-*, et les résultats *it* (et *ts* archaïque) seraient des variantes de l'occident; de même [ê], le résultat de certains cas de *pl-*, *cl-*, *fl-* en occident, aurait cette même considération. La même chose arrive dans les zones dites, B, D de l'occident qui présentent [ê] là où le reste de l'asturien présente la solution /y/. On admet les variantes avec *n-*, *ñ-* bien qu'historiquement le domaine présente un partage similaire, de même que les continuations de *-nn-*, à celui qu'on observe pour [j] et [š] ou des variantes proches.

D'autre part on remarquera que certains phénomènes tels que le «yeísmo» moderne, l'aspiration du *s* implosif, ou son rhotacisme dans certaines zones, n'ont pas de place dans le standard parce qu'ils ne sont pas d'ordre général. On n'y a pas non plus inclus la tendance à *s-* suivi de consonne qu'on observe lorsqu'il est

entravé par une consonne, puisqu'il n'a pas de fonction linguistique (*snidiase* ~ *esnidiase*); la même chose on peut dire à propos d'autres phénomènes purement phonétiques tels que l'existence de *n-* dans des circonstances similaires à celles de *s-* (*ntós* ~ *entós*) ou l'apparition d'une nasale vélaire en position finale de mot: *presten*, *cuerren*, etc.

Dans le chemin décrit on a pris en considération, tel qu'on l'a dit, des aspects divers basés sur la conjonction des données linguistiques et des données sociales; dans ce sens on n'a pas essayé d'uniformiser excessivement et on a voulu ouvrir des voies d'expression suffisamment solides mais flexibles afin que personne ne se sente pas oublié et que tout le monde puisse fournir, à la longue, des solutions. On craignait, certainement, de tomber dans un centralisme du type du parler d'Uviéu et on a prétendu de le conjurer en adoptant une normative très lâche qui permette l'existence d'une littérature attentative aux particularités locales et en proposant même des graphies différenciées pour le cas où elles soient nécessaires; de cette façon non seulement on a pu y inclure des orientalismes avec l'aspiration «*h*» mais aussi des occidentalismes avec [ʃ], sous la graphie «*ll*». L'esprit tolérant permet l'introduction de variantes phonétiques et il comporte un maximum de respect pratique dans le caractère officiel de la toponymie et dans l'enseignement. Dans ce dernier aspect il faut noter que, là où il le faudra, la scolarisation aux premiers niveaux se fait d'après la variante locale en réservant pour les étapes postérieures l'apprentissage du standard. On prétend par là que toute la société participe à la consécution de la langue littéraire, résultat d'un compromis large et complexe mais pas du tout exclusif. D'autre part, il faut aussi signaler qu'on est en ce moment dans un procès ouvert, on dirait presque constituant, où il y a beaucoup de points concrets encore sans solution; par exemple, on a lancé quelques suggestions pour l'adaptation des groupes consonantiques savants mais personne ne pense qu'on y ait trouvé le point d'équilibre nécessaire. Dans d'autres aspects il peut y arriver la même chose, v. gr. dans la fixation des apostrophes où l'analyse des résultats scolaires seront les seuls à pouvoir conseiller de maintenir en vigueur les lignes actuelles ou de les revoir en profondeur.

Il faut remarquer le grand réalisme de ceux qu'ont entrepris le travail normatif, puisqu'à chaque moment ils ont considéré la situation particulière de ceux qui parlaient l'asturien, obligés à vivre dans une situation bilingue, avec deux langues romanes proches. Dans ce sens les solutions orthographiques cherchées n'essayaient presque jamais de faire oublier une nécessaire simplification en vue d'un enseignement de deux langues plus facile et efficace. L'apprentissage de l'asturien dans les écoles, longtemps présenté comme une condition nécessaire pour bien profiter de la consécution du castillan, n'allait pas trouver maintenant une charge ajoutée superflue.

Un autre des aspects fondamentaux dans la normalisation est celui qui concerne le lexique. Là problématique n'est pas nouvelle mais elle relie avec un souci historique qui continue depuis Jovellanos: la consécution d'un dictionnaire de la langue. Jovellanos avait voulu s'entourer de collaborateurs pour recueillir le matériel qui permette la rédaction d'une grande oeuvre; à un tel effet, il a rédigé une instruction qui présente encore aujourd'hui un grand intérêt. Tout le long du siècle dernier le dictionnaire —de même que l'Académie— ne passera pas d'être un désir jamais satisfait. Malgré tout on y fait quelque chose et des auteurs tels que Laverde Ruiz compilent des données dans la commune de Llanes et Braulio Vigón fait la même chose à Colunga. Junquera Huergo ne verra pas son dictionnaire publié quoiqu'il a été conservé parmi les papiers de R. Menéndez Pidal. C'est dans ce siècle-là que Rato publia le sien, déjà cité, et que quelques glossaires à l'attention des écrivains circulent. Plus tard le travail de compilation continue, mais les efforts de Pepín de Pría ont échoué par négligence de la Diputación; les papiers correspondants au travail de Fernán Coronas sont disparus; on ne publie que le début du dictionnaire de García Rendueles et de Constantino Cabal. Des vocabulaires locaux, tels que celui qui comprend la zone gallego-asturienne dû à Acevedo y Huelves et à M. Fernández Fernández, en 1932, ont connu plus de chance. Les monographies dialectales publiées ont transmis de nombreux renseignements de type lexical de même que les travaux ethnologiques. Récemment, et suivant la vieille tendance d'offrir des glossaires aux écrivains, continuée dans les années quarante par le *Ensayo de un Diccionario Bable de la Rima*, il apparaît le *Diccionario Xeneral de la Llingua Asturiana* (Novo 1979), le *Diccionario General Español-Asturiano* (Novo 1983) et le *Diccionariu Básicu de la Llingua Asturiana* (Ferreiro et alii 1985), celui-ci adressé de préférence à l'enseignement.

On n'a donc pas réussi un ouvrage qui nous offre tout le trésor lexical asturien bien qu'on connaisse des apports remarquables et d'une grande valeur. Afin de les réussir on a commencé au Département de Langue Espagnole de l'Université d'Uviéu la rédaction du *Diccionario Etimológico Asturiano* qui peut signifier l'accomplissement d'un objectif largement désiré par les chercheurs de l'asturien. On est donc loin de l'élaboration d'un dictionnaire normatif qui nous offre, d'autre part, la configuration des divers champs sémantiques. Cependant, l'écriture habituelle est caractérisée par une large liberté dans le choix et la sélection lexicale. On a considéré, d'après un bon critère, sans doute, que n'importe quel «mot» peut faire partie du standard pourvu qu'il soit maintenu quelque part dans le domaine, quoique ce soit localement; la seule limitation qu'on y impose est basée sur l'adaptation convenable aux critères morphologiques et phonétiques signalés plus haut. On remarque, d'ailleurs, une grande confluence, favorisée par l'enseignement encore minoritaire, dans les solutions aux problèmes pratiques qui se posent; de la

même façon on peut constater l'essai d'éviter les types lexicaux communs, dans leur expression, au castillan. Cependant, par des raisons diverses, on constate la grande difficulté que ceci suppose en ce moment, lorsque le castillan offre et fournit la plupart des emprunts.

Les possibilités de construire une langue commune asturienne sont aujourd'hui abondantes d'un point de vue strictement technique; outre que les solutions normatives puissent paraître correctes, on doit signaler la suffisante homogénéité de critères dans la plupart des écrivains et des enseignants, ainsi que le désir vivement ressenti, d'y réussir progressivement. En réalité ces positions contrastent avec la tiède volonté de ceux qui détiennent vraiment le pouvoir et avec les difficultés les plus diverses qui étouffent le développement de toutes les langues minoritaires dans une société moderne, technifiée et uniformisante. Pourtant, ce n'est pas un problème exclusif du domaine asturien et on pourrait hasarder une survivance au futur, dans le cas où le futur, dans sa complexité, soit capable d'y admettre les langues nationales des petites communautés.

Actuellement, dans la Principauté des Asturies, on a essayé de réglementer la langue et on a commencé à normaliser la situation qui l'avait reléguée de son emploi social. On commence à l'enseigner, bien que timidement, dans les écoles; elle commence à être présente, bien que faiblement, dans les moyens de communication; il commence à avoir une littérature estimable et une génération de jeunes préoccupés par sa défense... cependant tout ceci n'a pas freiné la détérioration ni effacé les stigmates linguistiques du passé. Il faut, donc, une conduite engagée de la part des pouvoirs publics qui puisse équiper les deux langues qui se trouvent en présence. Un témoignage sur la situation encore pitoyable et déplorable peut nous être fourni par la toponymie, largement défigurée dans les cartes, les panneaux et les titres officiels. Historiquement il s'était produit une tendance latinisante ce qui fait que quelques toponymes apparaissent faussés dans les diplômes médiévaux, mais plus tard une tendance à la castillanisation s'y superpose, généralement une simple adaptation phonétique aux tendances de cette langue. Le résultat a été, dans beaucoup de cas, la déformation ridicule qui n'a pas encore été freinée de façon satisfaisante.

ETUDES SUR LE DOMAINE LINGUISTIQUE

Tel qu'on l'a vu, l'intérêt pour la langue du pays asturien s'éveille fondamentalement avec les apports d'un illustré, D. Gaspar Melchor de Jovellanos 1744-1811, qui conçoit le projet d'une compilation du lexique et la rédaction d'une grammaire, une orthographe et l'approfondissement à l'étude étymologique. C'est sur ces prétensions qui sont centrées certaines initiatives réalisées, ou tout simple-

ment désirées, au cours du XIX^e siècle, par des hommes tels que José Caveda, Junquera Huergo, Laverde Ruiz, Fermín Canella, etc.

Vers la fin du siècle, l'intérêt par les études folkloriques contribua à la compilation lexicale, fondamentalement autour du groupe dit de *La Quintana*, avec des auteurs tels que Braulio Vigón et Acevedo Huelves. C'est alors que le travail d'un suédois A. W. Munthe, a signalé l'avènement de la dialectologie asturienne grâce à sa thèse bien connue à force d'être citée, sur le parler de Villauril de Bimeda et Pousada de Rengos (Cangas del Narcea), parue à Uppsala en 1887. R. Menéndez Pidal, encore jeune, a rédigé ses premières notes à propos du parler de Llena et ensuite, en 1906, il les offrira à un public plus large que celui des Asturies, en y ajoutant les remarques générales sur le domaine astur-léonais dans sa bien connue monographie, qui doit encore être obligatoirement consultée, *El Dialecto Leonés*. C'est à Menéndez Pidal et à ses disciples, constitués autour du Centro de Estudios Históricos de Madrid, qu'on doit des travaux d'un grand intérêt qui parcourent, pour les délimiter, les isoglosses les plus importantes. On s'y occupe de la problématique diachronique en étudiant les vieux documents (v. gr. Américo Castro) ce qui vient s'ajouter aux efforts d'auteurs tels que Hanssen ou Staaf qui, de leur côté, relie avec la préoccupation des chercheurs du XIX^e siècle dans leurs apports sur des textes tels que le *Fuero de Avilés*, *Fuero Juzgo*, etc.

Autour de Menéndez Pidal, dont l'oeuvre *Orígenes del Español* présente aussi un intérêt particulier pour l'asturien, des préoccupations étymologiques surgissent et c'est aussi parmi ses disciples que les enquêtes du dit ALPI (Atlas Lingüístico de la Península Ibérica) sont conçues. Ces enquêtes, réalisées aux Asturies par Rodríguez-Castellano, quoique pratiquement inconnues dans le domaine cartographique, vont acquérir un estimable intérêt pour les travaux qui apparaissent vers les années cinquante.

Mais, précédemment à cette date, l'influence de l'Ecole d'Hambourg, connue par sa méthode *Wörter und Sachen*, se laissera sentir sur notre domaine fondamentalement à travers les travaux réalisés par la figure indiscutable de F. Krüger. Ce genre de travaux fournira des collaborations encore dans l'actualité.

Les premières monographies dialectales apparaissent dans l'après-guerre espagnole (1936-1939) en un périphe prolongé initié par la thèse de M.^a Josefa Canellada, parue en 1944, et poursuivi au moment présent grâce à une longue liste de chercheurs. Ces monographies, qui s'occupent en général des parlers de zones assez réduites, ne montrent pas toujours des intérêts méthodologiques coïncidents. D'un côté, les plus traditionnelles suivent de près le type d'exposé habituel dès l'apparition du *Manual de Gramática Histórica Española*, et elles considèrent des aspects phonétiques, ethnographiques et diachroniques. Un deuxième type de monographie

commençait à prêter une plus grande attention à des questions morphologiques, sans jamais renoncer, surtout dans leurs vastes vocabulaires, à oublier les données si chères aux chercheurs de la culture matérielle. Le troisième groupe présente une préoccupation plus strictement linguistique, bien qu'il n'abandonnera pas des aspects communs aux précédents.

Ce n'est que récemment qu'un autre type de travaux ont commencé à apparaître, ceux-ci intéressés par l'étude des rapports langue-société et les premières enquêtes ont été réalisées en vue de mesurer, principalement, l'état d'opinion que les asturiens soutiennent à propos de leur langue.

A présent on poursuit aussi l'intérêt par les travaux de Géographie Linguistique et une trentaine d'enquêtes ont été réalisées dans le territoire des Asturies pour l'Atlas Linguistique d'Espagne et Portugal. Il faut ajouter aux travaux diachroniques initiés au siècle dernier et cités plus haut, les efforts de R. Lapesa dans sa contribution fondamentale à l'étude du *Fuero de Avilés* (Lapesa 1948) et d'autres actes notariés du Moyen Âge asturien (Lapesa 1979).

La parution de collections diplomatiques, dès le dernier siècle dans l'oeuvre de Vigil, s'est continuée à partir des années quarante grâce à la lecture de Floriano Cumbreño, García Larragueta, Floriano Llorente, Fernández Conde et d'autres.

En rapport avec ces travaux il faut citer ceux qui s'occupent de la toponymie qui, en plus d'une longue centaine d'articles et l'existence de quatre thèses doctorales, ils connaissent un nouvel essor non seulement à partir de la problématique normalisatrice mais aussi par les *Xornaes Internacionales de Toponimia Asturiana* célébrées dans la capitale de la Principauté en octobre de 1985.

En ce moment il est juste de dire qu'on devrait approfondir à l'étude qui délimite certains phénomènes phonétiques et morphologiques. De même, l'apparition d'une Histoire de la Langue Asturienne serait souhaitable ainsi que l'approfondissement sur des aspects syntaxiques et sur les études structurales du lexique, et les approches sociolinguistiques.

* * *

Mais tout cela, nous en sommes persuadés, ne serait que de bons sentiments inutiles si on ne fait pas de toutes nos possibilités pour trouver une réponse sociale favorissant la langue.

Cette réponse, nous l'avons déjà vu, est en train de se produire chez nous. On ne manque non plus que la conformité responsable, généreuse et ouverte à la contemplation d'autres riches réalités de la part des autorités politiques asturiennes.

C'est à elles qui correspond répondre affirmativement et tout de suite, à des questions qui n'ont pas encore reçu une réponse suffisamment positive.

C'est à elles l'obligation de faire une totale scolarisation de la langue jusqu'au présent insuffisamment satisfaite.

C'est à elles qui appartient de faire de tout selon les possibilités du moment pour que la langue soit une réalité dans les moyens de communication quotidienne.

C'est à elles qui correspond s'engager dans la correction toponymique d'un pays détruit culturellement.

Ce sont les représentants des Asturies, démocratiquement élus, qui ont à leurs mains la responsabilité historique, la dernière possibilité historique, de maintenir une langue, un peuple, un pays, en trouvant la voie légale pour que la langue devienne officielle et en favorisant sa récupération définitive.

Mais, arrivés, à un tel point de mon discours d'ouverture, je suis obligé à ne pas continuer à élargir mes paroles en vous fatigant inutilement. J'attends que votre séjour parmi nous vous donnera l'occasion d'en profiter tout ce que vous voudrez.

De la même façon que nous vous demandons d'être attentifs à répondre solidaires à quelques mouvements discriminatoires qui se sont nés chez eux qui, oubliant que leurs propres langues sont encore menacées, partagent de l'idée de quelques organismes qui aimeraient confondre nos revendications en parlant de langues à facile normalisation en face de langues à normalisation difficile, en cherchant un statut différent dans une situation européenne. Une fois de plus il faut se souvenir que le droit à la propre langue n'est pas question de nombre de parlants ni de difficultés techniques; c'est, tout simplement, une question d'acceptation de droits démocratiques minimaux.

Je suis sûr que la solidarité parmi nous va être la meilleure preuve de que, comme nous aimons si profondément nos peuples, nous pourrons nous reconnaître dans une fraternité internationale.

Merci beaucoup.

BIBLIOGRAPHIE CITÉE

- Ramón d'Andrés. «Consideraciones sol bable cultu». *Lletres Asturianas* 7, (1983).
- X. Ll. García Arias. «Melecina n'Uviéu: otru vieyu testu asturianu». *Lletres Asturianas* 18, (1985).
- «Villancicos puestos en boca d'asturianos nos siglos XVII-XVIII». *Estudios y Trabayos del Seminariu de Llingua Asturiana*. I. Universidá d'Uviéu, 1978.
- *Bable y Regionalismo*. Uviéu, Conceyu Bable, 1975.
- F. González Prieto. «Discurso académico». *La vida asturiana e'nun cientu de sonetos*. Xixón, 1921.
- R. Lapesa. *Asturiano y Provenzal en el Fuero de Avilés*. Universidad de Salamanca, 1948.
- «Tendencias en la normalización del asturiano medieval». *Estudios y Trabayos del Seminariu de Llingua Asturiana* 2. Universidá d'Uviéu, 1979, pp. 25-46.
- J. Martínez. *Bable y Castellano en el Concejo de Oviedo*. AO XVII, 1967.
- R. Menéndez Pidal. *El dialecto leonés*. Uviéu, Idea, 1962.
- J. Neira. *El Bable. Estructura e Historia*. Salinas, Ayalga, 1976.
- *Bables y Castellano lenguas de Asturias*. Xixón, 1982.
- A. Rato. *Vocabulario de las palabras y frases bables*. Madrid, 1891.
- X. X. Sánchez. «L'evanxeliu'n bable según S. Matéu (Una xera de normalización llingüística)». *Lletres Asturianas* 9, (1984).

SADEI.

- *Asturias: Primera encuesta regional*. Uviéu, 1979.
- *Asturias: Segunda encuesta regional*. Uviéu, 1984.

* Il y a une troisième enquête, récemment parue, dont les chiffres n'empêchent pas une interprétation pareille.